

AU JARDIN DE MON CŒUR

*Quand vos yeux amoureux ne me sont point moroses,
Mon cœur est un jardin plein d'œillets et de roses.*

*Tout est heureux, les fleurs, les couleurs, les odeurs,
Les abeilles vibrant, les papillons rôdeurs.*

*Les moineaux, les pinsons, les linots, les mésanges,
Tous les oiseaux grisés chantent comme des anges.*

*Le jet d'eau gazouillant aussi doux que du miel,
Semble un iris ayant pour fleur un arc-en-ciel.*

*Quand Votre Majesté, madame, est satisfaite,
Au jardin de mon cœur tout le monde est en fête.*

*Mais quand vos yeux se font cruels et mécontents,
Adieu les fleurs et les oiseaux ! Adieu printemps !*

*Les roses, les œillets se fanent sur leur tige,
Aucune abeille, aucun papillon n'y voltige.*

*Mésanges et moineaux, et linots, et pinsons,
S'en vont loin de chez moi pour chanter leurs chansons.*

*Otant son arc-en-ciel ainsi qu'on ôte un masque,
Le jet d'eau ranque et lourd sanglote dans sa vasque.*

*Tant que je n'ai pas eu vos regards adoucis,
Mon cœur est un jardin tout planté de soucis.*

JEAN RICHEPIN.

LES VACANCES FINISSENT !

A mon cousin Charles d'Anjou.

Le nid est vide, les oiseaux s'envolent ; nid tout à l'heure animé, sonore, plein de mouvement, d'activité, de bruit et de vie ; maintenant désert, silencieux et morne.

De tous côtés, des voitures amènent sur les lignes des chemins de fer, des nuées d'enfants. Les colléges et les couvents sont au grand complet dans les gares. C'est donc vrai, elles sont bien finies les vacances.

Adieu, belles journées où tout le monde s'empres- sait autour du jeune écolier, de la gentille pension- naire. La mère, cette providence du foyer domestique, s'est oubliée et sacrifiée pour eux ; elle les a entourés de mille soins : leur présence n'est-elle pas son unique bonheur ?...

Adieu, belle campagne aux grands bois dont les feuilles jaunissantes commencent à prendre, suivant l'essence des arbres, les nuances les plus variées ; adieu beau fleuve, où

« C'était plaisir de voir, sous l'eau limpide et bleue, Mille petits poissons faisant frémir leur queue ; Des insectes sans nombre, ailés et transparents. Occupés tout le jour à monter les courants ; Phalènes, moucheron, alertes demoiselles, Se sauvant dans les joncs du bec des hirondelles. »

Il faut abandonner filets, lignes et fusils, chevaux et chiens. Puppy aux pieds agiles, et l'infatigable Black qui a fait oublier à l'écolier le vieux chien du prudent Ulysse, venant dans l'Odysée lécher la main de son maître absent depuis dix ans de l'Ithaque, et mourir de joie à ses pieds en le reconnaissant.

Je ne nie pas que le retour au pensionnat ait quel- que chose de triste lorsqu'on est bien jeune, la pre- mière année surtout, mais plus tard cela vient à passer et l'on ne demeure pas insensible à la joie qu'on éprouve à se revoir, à entendre le récit des plaisirs goûtés pen- dant les vacances, à raconter, en échange, nos propres distractions embellies par un rayon de cet idéal que les jeunes imaginations mêlent facilement à la réalité. Et puis, après ces deux mois de repos, le travail rede- vient un besoin pour les natures actives et les intelli- gences ardentes : « Le travail, cet austère mais utile compagnon qui nous est donné. »

La rentrée des classes me rappelle toujours d'heu- reux souvenirs et d'intimes regrets que j'aime à sa- vourer. Voilà pourquoi je me retrouvais, ce matin, à la messe du Saint-Esprit. Agenouillée au pied de Notre-Dame-de-Liesse, non loin des élèves du collége Sainte-Marie, je m'unissais à leurs chants pieux et

j'évoquais les impressions que j'éprouvais quand, à la fin de chaque année, il fallait revenir prendre la disci- pline scolaire. Le bon Père Recteur, que j'appelle souvent notre Pie IX canadien, tant il ressemble à ce saint pontife, a souhaité la bienvenue à ses chers en- fants en termes tendres et touchants. Il sait vite trou- ver le chemin de tous ces jeunes cœurs par cette bonté toute paternelle et cette simplicité affectueuse qui a tant de charme, surtout quand l'élévation de l'intelligence vient en rehausser le prix.

fauvill

RUPTURE D'AMOUR

L'article suivant est extrait du journal d'un ami, qui a l'habitude de noter les impressions des princi- paux événements de sa vie intime. Nous avons changé le nom de l'héroïne et nous l'appellerons Léontine, afin de ne pas commettre d'indiscrétion.

... 2 août 1897.

Que de tristesses sombres rappelle à l'âme la pensée d'une rupture de fiançailles !

Avoir aimé pendant des années une jeune fille belle et pure que l'on vénérât comme une idéale ; lui avoir prodigué tout ce que l'homme a d'amour, de dévoue- ment et de constance, n'avoir rêvé de bonheur dans l'avenir qu'avec elle, avoir goûté l'ivresse de ses baisers et le charme de son amour sympathique et vi- vifiant, avoir passé près d'elle les heures les plus douces de sa jeunesse, avoir formé le rêve enchanteur d'unir notre vie à la sienne, c'est là éveiller dans bien des cœurs le souvenir de la plus belle partie de la vie, faire revivre la douce histoire inoubliable du premier amour.

Le premier amour est pour nous la chaîne dorée qui nous rattache à l'existence, l'étoile qui éclaire la route parfois escarpée, l'espérance qui remplit le cœur d'un bonheur toujours nouveau.

Mais quelle amère déception, quel vide affreux, quel désespoir pénible le cœur éprouve lorsque le malheur impitoyable, frappant deux cœurs qui s'aiment, les sépare avec violence l'un de l'autre et fait sonner l'heure douloureuse de la séparation et des adieux !

Un nuage funeste est venu assombrir le ciel des amours et a éclaté comme un coup de foudre sur les deux amants, détruisant tout un passé de bonheur, de serments d'amour et de projets d'avenir !

Je n'oublierai jamais la scène de ma rupture avec ma fiancée à qui je viens d'adresser un pénible adieu. Après trois ans d'amour, un malentendu incompre- nensible était venu nous diviser. Léontine n'était plus la même, elle n'était plus confiante, enthousiaste, comme au beau jour des fiançailles ; une blessure irré- parable avait atteint son amour. C'en était fait, je résolu de la quitter.

Il fallut m'armer de courage, retenir mes larmes afin de ne pas laisser abattre mon âme sous le coup de l'épreuve.

Je communiquai ma décision à ma fiancée, en lui exposant mes raisons. Après beaucoup d'hésitation, elle finit par y acquiescer.

Les yeux brûlants, la poitrine gonflée prête à éclater en sanglots, l'âme abattue, je reçus de Léontine la bague des fiançailles et le paquet de mes lettres, si religieusement conservées, que je lui avais envoyées une à une, lorsque nous étions séparés par l'absence.

Elle en garda quelques-unes qu'elle préférerait, me suppliant de les lui laisser comme souvenir.

Je lui remis ses lettres que j'avais lues et relues bien souvent dans mes moments d'ennui. Puis jetant un long regard vers celle que j'avais tant aimée et dont tout mon être est imprégné, je l'attirai vers moi, et je lui donnai un dernier baiser, le baiser d'adieu, avec toute l'ardeur de mon âme.

A ce moment, me rappelant tout notre passé, je me sentis bouleversé et prêt à l'enlacer en lui disant : « Non, non, je ne pars pas, je ne veux point te quitter. Je t'aime trop pour me séparer à jamais de toi. Que ferai-je désormais sans ton amour, qui était

mon bonheur, ma consolation et mon espérance ? Tous ces instants de bonheur que je goûtais près de toi, tous ces entretiens, toutes ces confidences, tous ces projets d'avenir, tout cela serait disparu pour tou- jours, pour ne plus revenir jamais ! je ne verrais plus ta figure si douce, tes regards si purs et si séduisants, je n'entendrais plus ta voix qui résonnait à mes oreilles comme les notes sympathiques d'une lyre ! Je deviendrais un inconnu pour toi, tu m'oublieras et tu iras peut-être donner ton cœur à un autre qui ne saurait t'aimer et te comprendre comme moi ! Non, non ! n'est-ce pas, que nous resterons toujours unis, et que nous ne cesserons pas de nous aimer ? »

Mais l'âme est trop abattue pour proférer des paroles d'espoir et elle se plie sous le coup de la des- tinée. D'ailleurs, la bien-aimée est là, silencieuse, sans sourire, sans regard, comme une statue de marbre.

Enfin, faisant un dernier effort, je m'arrachai de ces lieux, je quittai précipitamment Léontine, et je m'en- fuis en lui disant adieu. Elle me répondit : « Non, pas adieu, mais au revoir. »

Je me détournai pour lui envoyer un long salut, avec mon âme.

J'avais besoin alors d'être seul, pour donner libre cours à ma douleur. Je compris l'étendue de la perte que je venais de faire. La vie m'apparut sombre et triste comme la route sablonneuse d'un immense désert. Je profitai du premier moment de calme, pour relire mes lettres ; je sentis revivre les souvenirs, les im- pressions et l'amour qui m'agitaient dans ce passé qui venait de finir ; à la fin, je revis la dernière scène, celle de la rupture, qui comme un immense abîme venait de tout engloutir.

Je me rappelai ces vers d'un poète du siècle :

Réminiscences mal bannies !
O chers prestiges regrettés,
Faits de nuances infinies,
Pleins de saveur et d'âcretés !

Morte, absente ou bien infidèle,
Qu'importe ! rien ne peut ternir
L'exquise miniature d'elle
Que mon âme a su retenir.

Oh ! je ne l'ai point oubliée, la fiancée ! Son image est toujours restée gravée dans mon cœur. Bien des jours passeront avant que mon amour se soit éteint ; le souvenir des beaux jours vient souvent hanter mon esprit ; bien souvent je me surprends à penser à celle qui fut la bien-aimée, comme avant la rupture.

Lorsque je suis seul, dans ma chambre, j'aime à contempler son portrait et à me la représenter, telle qu'elle était, ravissante, sympathique, idéale dans nos entretiens.

Dans ces moments de ressouvenir, je sens que je l'aime et que je lui appartiens encore. Peut-être croit-elle que je n'ai plus d'amour pour elle ? A-t-elle gardé le souvenir du fiancé ? Son cœur a-t-il cessé de battre pour lui ?

Puisses-tu, chère Léontine, être toujours heureuse et ne connaître que les joies de la vie, sans en goûter les déceptions et les amertumes !

EMILE DESSEAUX.

MAXIMES ET PROVERBES RUSSES

Celui qui est le maître de sa colère, est le maître de tout.

Ce n'est pas la place qui élève l'homme, c'est l'homme qui élève la place.

Dire la vérité en face, c'est perdre l'amitié.

En mains d'autrui, le morceau paraît toujours gros.

En ramassant grain par grain, tu rempliras néan- moins ton panier.

Faites asseoir un sot à votre table, il mettra ses pieds dessus.

La calomnie est comme le charbon : si elle ne vous brûle pas, elle vous salit.

La langue est sans os, on la tourne comme on veut.

La loi est comme le timon, que l'on tourne comme on veut.

La soumission est la parure de la jeune fille.